

Philippe Madec

# OSER

## L'altérité, le spécifique, la bienveillance, les cultures

Synthèse, pour l'exposition « Reenchant the world » (Cité de l'architecture, Paris, 2014), de la Conférence donnée à la Cité de l'Architecture et du Patrimoine à Paris, dans le cadre des RDV du **Global Award for Sustainable Architecture**, le mardi 10 décembre 2013. Il est publié dans l'ouvrage collectif sous la direction de Marie-Hélène Contal « Ré-enchanter le monde \_ L'architecture et la ville face aux grandes transitions \_ Manifesto », aux éditions Alternatives, Paris, 2014

## Complice de la vie

Ma pratique a commencé par le verbe avant la forme. Les mots ont devancé les planches, les pierres et les assemblages. Depuis lors, chaque jour, je parle de l'architecture, parfois que d'elle. De « ces deux trois choses que je sais d'elle ». Tout d'abord, sa bienveillance : l'architecture « *rend service, installe la vie dès que s'en libère la demande* » ; ensuite, son empathie : elle « *dit la solitude de l'un et son désir de communauté ; elle parvient à transformer l'insuffisance de chaque être en relation* » ; puis, ses capacités alchimiques : « *sa grandeur porte à envisager l'entièreté du monde, des données abstraites et des données matérielles, et à en faire des situations humaines* »<sup>1</sup> ; enfin, et surtout, sa formidable complicité avec la vie : projet collectif de la conscience, l'architecture est [tout au moins, à mes yeux] « *une installation de la vie par une matière disposée avec bienveillance* » ; « *bien entendu, l'architecture ne connaît pas le sens de la vie, mais [et je ne sais toujours pas par quel art ?] elle en détient / complice / le secret de son installation [...] installer n'est pas comprendre / mais davantage [... c'est] Couler dans le lieu un sens passant* »<sup>2</sup> : c'est-à-dire la vie.

## Le paradigme du vivant

Cette architecture éternelle traverse une période singulière en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle. Nous vivons une mutation complète de la condition des humains ; nos relations millénaires à la nature changent entraînant les établissements humains dans leur évolution.

Jusqu'en 2007, je commençais mes conférences par le rappel des conditions planétaires qui exigent des réponses éco-responsables. Je pensais alors, que les consciences étaient éclairées, que nous le savions ou que nous le sentions, nous vivions l'histoire que le philosophe Hans Jonas décrivait dès 1979 dans le livre phare « Le Principe Responsabilité », parlant de la dégradation de l'environnement qui lui apparaissait comme la nouvelle peur commune, après la guerre froide et l'hypothétique apocalypse nucléaire : « *Brusquement ce qui est tout bonnement donné, ce qui est pris comme allant de soi, ce à quoi on ne réfléchit jamais dans le but d'une action : qu'il y ait des hommes, qu'il y ait la vie, qu'il y ait un monde fait pour cela, se trouve placé sous l'éclairage orageux de la menace de l'agir humain* »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> - MADEC, Philippe, « Deux trois choses que je sais d'elle... », dans *Les Cahiers de la Recherche Architecturales*, n° 5/6, novembre 2000.

<sup>2</sup> - MADEC, Philippe, *L'En vie*, Paris, 1995, éd. de l'Épure, p. 77.

<sup>3</sup> - JONAS, Hans, *Le principe responsabilité*, Flammarion, Paris, 1998, p.265.

Je pensais aussi que les propos tenus en 1993 par cet autre philosophe Peter Sloterdijk étaient définitivement partagés. Au fil du livre « Dans le même bateau », Sloterdijk exposait : « *Pendant que les différentes scènes de la culture travaillent à valoriser la nouvelle instabilité, saluent le chaos et célèbrent l'inconséquence, [ Comment ne pas se souvenir ici des discours alors si à la mode parmi les architectes, aînés toujours à l'œuvre, qui cherchaient à illustrer la Théorie du Chaos ?<sup>4</sup> ] on assiste depuis quelques années à une discussion d'un type nouveau ; partie des cercles écologistes, elle a été reprise par les milieux de l'économie et porte sur la durabilité — sustainability. On commence peu à peu à comprendre que l'actuel way of life et le long terme sont deux choses qui s'excluent totalement l'une l'autre »<sup>5</sup>. Sans doute oui, on le comprend ; vingt ans après les mots de Sloterdijk, la conscience est là : nous le savons pertinemment – parce que nous le vivons déjà – que la vie de nos enfants ne sera pas du tout celle de nos parents, vraiment pas du tout.*

## L'exigence de rupture

Nous le savons parce que comme l'annonçait, si justement dès 1968 le Club de Rome - au Chapitre Europe duquel j'appartiens maintenant – par le truchement du rapport Meadows : « il ne peut pas y avoir de croissance infinie sur une terre dont les limites sont connues »<sup>6</sup>.

Nous en avons la certitude, mais, dans l'action que se passe-t-il ? L'exact opposé. L'exigence de rupture, d'invention, d'innovation est largement absente, alors qu'elle est si nécessaire pour dépasser la situation actuelle, pour « sortir de la prison de l'actuel », belle formule de Janine Delaunay en introduction du Rapport Meadows<sup>7</sup>.

C'est même pire encore. On assiste à un recul : alors qu'au début des années 2000 la volonté d'action était partagée par nos maîtres d'ouvrage, aujourd'hui la crise a bon dos, et surtout pour décider de ne rien faire, pour se défaire de la dimension éco-responsable s'il y a des économies d'investissement à faire. Phrase entendue : « Ce n'est pas avec ce projet que je vais sauver la planète ! » Si on se dit cela de projet en projet, où va-t-on ? L'importante place prise par le *greenwashing*, ce coup de peinture verte sur la misère environnementale, est le triste effet inattendu, mais l'effet bien pervers de cette prise de conscience généralisée mêlée d'un manque de courage pour agir, mâtiné d'un faux-semblant de culpabilité. Ces attitudes en viennent à laisser croire que les maîtres d'œuvre engagés dans l'éco-responsabilité seraient des inconséquents.

Dominique Voynet, pour qui je travaille au projet agri-culturel du quartier des Mûrs-à-pêches, expliquait avec une si grande justesse au moment d'annoncer qu'elle ne se représentait pas au siège de maire de Montreuil : « Il y a une aspiration au changement, mais pas une majorité culturelle pour la porter »<sup>8</sup>. C'est très juste à Montreuil comme ailleurs et, dans le même temps, c'est peu dire tant les suites de la crise bancaire et financière de l'automne 2008 sont de bons prétextes quand il s'agit de ne rien changer aux habitudes désastreuses qui ont mené la planète à ses limites.

## La paix est l'enjeu

Les mots du Club de Rome, de Jonas, de Sloterdijk et de Voynet me parlent. Ils ne m'ont pas besoin de me convaincre ; convaincre d'ailleurs n'a pas grand sens. Ils résonnent en moi, parce que j'ai vécu ce

<sup>4</sup> - LI, Tien-Yien, YORKE, James A., « Period three implies chaos », in *American Mathematical Monthly*, n°82, 1975, p. 985-992.

<sup>5</sup> - SLOTERDIJK, Peter, *Dans le même bateau*, Payot & Rivages, Paris, 1997, p.85

<sup>6</sup> - MEADOWS, Denis, MEADOWS, Fiona, RANDERS, Jorgens, BERHENS III, William W., *Halte à la croissance ? Le Club de Rome, Rapport Meadows*, Fayard, Paris, 1972.

<sup>7</sup> - *ibid.*, p.20.

<sup>8</sup> - VOYNET, Dominique, in ECOIFFIER, Matthieu, « Dominique Voynet révèle à « Libération » qu'elle ne briguera pas la mairie de Montreuil en 2014 », *Libération*, 25 novembre 2013

dont ils parlent. Fils d'ostréiculteur, j'ai vu arriver dans les années 60 les premières maladies sur les huîtres, nées de la mondialisation et de la pollution. Elles manifestaient les limites de la foi des Trente Glorieuses en un développement infini dont ma famille a largement profité. Alors quand je lis aujourd'hui ces informations, ça me remue : la cause anthropique du dérèglement global du climat est avéré et réside dans les émissions de gaz à effet de serre dues aux activités humaines ; depuis 1850, année du début de relevé des températures, les treize années les plus chaudes, sont les treize dernières années que nous venons de vivre (2000/2013), la quatorzième est 1998 ; à cause de ce réchauffement global, un jour, les 5 mètres d'épaisseur de la surface de la mer de Chine atteignent la température de 25°C, ce qui déclenche un super typhon : les Philippines en sont dévastées ; et le bureau des réfugiés climatiques de l'ONU ajoute une ligne triste à sa longue liste. On pourrait tellement en ajouter. Chaque jour apporte son lot de connaissances et de surprises climatiques. Etc.

J'entends d'ici la pensée cynique qui le nie, fière de l'être ou payée pour l'être par les grands groupes pollueurs. Peu m'importe.

Pourtant agir par bienveillance vis-à-vis de la terre et de l'humanité est évidemment possible, plutôt que par peur de la catastrophe ! Mes actions sont orientées en ce sens. Plutôt que l'exploitation de la planète qui finit toujours par être l'exploitation de l'humanité par elle-même, la paix est l'enjeu. Pour une relation amoureuse de l'homme à la matière qui est, à mes yeux, une des conditions principales de la paix perpétuelle au sens d'Emmanuel Kant<sup>9</sup>.

## Consubstantiels de la Terre

Il y a cinquante ans, le poète René Char écrit un poème qu'il intitule « La Terre » : « *ce qui est tout à fait spontané chez l'homme, touchant la terre, c'est un affect immédiat de familiarité, de sympathie, voire de vénération, quasi-filiale. Parce qu'elle est la matière par excellence.* » Il ajoute : « *Or, la vénération de la matière : quoi de plus digne de l'esprit ? / Tandis que l'esprit vénérant l'esprit... voit-on cela ? / — On ne le voit que trop.* »<sup>10</sup> L'humanité si encline à vénérer son propre esprit a délibérément oublié ces liens physiques, de chair, de famille qui l'unissent à la Terre. Elle a cherché à la posséder en oubliant qu'elle lui appartenait. Mais voilà que la Terre a délivré ses limites, libérant de la sorte la connaissance des nôtres. La fragilité de la Terre est notre propre fragilité. Sa finitude est la nôtre.

L'architecture est au cœur de l'établissement des hommes, protection de l'individu et structure spatiale des sociétés dans le même temps. Il s'agit pour nous tous, de ménager ce qui nous reste de nature et d'humanité, d'en tenir une comptabilité pour les générations futures, tout en accomplissant notre projet de modernité : il nous faut dorénavant concevoir ce projet, face à une responsabilité qui ne balance plus entre l'humanité ou la nature. Nous sommes consubstantiels de la Terre. Les logiques d'interdépendance enfin reconnues n'épargnent ni rien ni personne.

## La bienveillance

Mon métier sert à associer un peu d'humanité à un peu de matière, qui en prend forme. Je participe à un phénomène qui donne sens à mes actes : je réponds à la demande d'architecture qu'expriment les sociétés humaines. Aucun être, aucune société ne m'a jamais fait de demande de malheur, mais toujours une demande de bon usage, de solidité, de bien-être et de beauté. Par la matière, je passe leur souhait au réel. Je matérialise les conditions d'accueil de l'homme sur Terre. J'assois au profond

---

<sup>9</sup> - HABERMAS, Jürgen, *La paix perpétuelle. Le bicentenaire d'une idée kantienne*, Paris, 1996, éd. du Cerf.

<sup>10</sup> - CHAR, René, « La Terre » in *Œuvres complètes*, éd. Gallimard, Paris, 1995.

du lieu la volonté humaine de demeurer ensemble. Je réalise en matérialisant. Réaliser, c'est matérialiser. L'architecture reste la condition du repos, la planche de vivre de l'autre et de tous.

Dans cette reproduction de l'acte initial, de l'acte fondateur : *disposer de la matière pour habiter*, l'architecture devient une activité de la conscience, qui dispose de la matière pour installer la vie. L'architecture est là pour que la vie ait lieu. L'architecture installe la vie, elle en trouve la matière dans le lieu, en devient un aspect, une phase. En ce sens, architecte, je poursuis un projet collectif de la conscience : l'architecture, une installation de la vie des hommes par une matière disposée avec bienveillance<sup>11</sup>.

L'installation vaut plus que tout : c'est une venue à l'existence. La vie étant en jeu, l'installation n'est pas que spatiale, elle est aussi temporelle. La vie étant celle des hommes, il est donc bien question d'humanité, de joie et de tristesse, d'abri et d'organisation des relations en une structure signifiante.

Le moyen de l'installation est la matière ; il s'agit bien d'une réalisation, d'un passage au réel, d'une fabrication de présence. Le projet, lui, est dans la disposition de la matière qui est à notre arrangement. La matière : la pierre, la terre, le bois, l'eau et le vent, comme la parole.

La bienveillance donne sens. Bienveillance tant esthétique qu'éthique, tant pratique que plastique. La différence entre bâtiment et architecture est là, dans l'attention amoureuse qui préside à l'acte de concevoir pour l'autre. Quand on parle d'architecture, l'amour n'est jamais très loin. A propos des relectures contemporaines de l'*Ethique* de Spinoza, Antonio Negri écrivait : "Et si les philosophes n'aiment pas le mot "amour", et si les post-modernes le déclinent suivant l'idée d'un désir fané, nous qui avons relu l'*Ethique*, nous, le parti des spinozistes, nous osons sans fausse pudeur de parler d'amour comme de la passion la plus forte, une passion qui crée l'existence commune" (*Le Magazine Littéraire*, novembre 1998). « Est-ce ce qui fait peur aux architectes ? S'investir dans l'existence commune ? »<sup>12</sup> Parler d'architecture ? En débattre ?

Je sais avec force qu'à présent l'architecture demande à celui qui s'y consacre de ne pas en parler en maître, de ne pas tenir des propos et de ne pas tenir à ses propos, mais bien davantage de chercher à les déposer dans le carré de l'en-commun. J'ai l'intuition que de cette bienveillance, de cet amour, de cette tendresse pour les êtres, les choses et la Terre nécessaires à l'architecture, proviendrait l'idée du bien commun, omniprésente dans tous les textes des théoriciens de l'architecture depuis Vitruve.

## L'idiosyncrasie

Il y a peu, à propos de la modernité rurale et pour critiquer la paresse des actuelles critique et pensée contemporaines de l'aménagement du territoire qui ne voient que de l'urbain et du métropolitain partout, j'ai retrouvé une citation du philosophe des Lumières, Denis Diderot. Dans une lettre à Friedrich Melchior Grimm, il écrivait : « *L'architecture est un art borné, dit-on ; oui, dans l'esprit des architectes ; mais en lui-même, je n'en connais pas de plus étendu. Qu'on fasse entrer dans son projet la considération du temps, du lieu, des peuples, de la destination, et l'on verra varier à l'infini les proportions des pleins, des vides, des formes, des ornements et de tout ce qui tient de l'art* »<sup>13</sup>. Cela peut apparaître étrange de revenir au XVIII<sup>e</sup> siècle pour trouver un argument d'autorité servant à poser les bases d'un récit du XXI<sup>e</sup> siècle. Pourtant au moment où je lisais Diderot, je trouvais des pensées apparentées dans « Histoire et vérité » (1954) du philosophe Paul Ricœur, dans « L'éloge de la différence » (1974) du généticien Albert Jacquard, dans « L'utopie réalisable » (1975) de l'architecte Yona Friedmann, dans « Genèse » (1981) du philosophe Michel Serres et dans le « Régionalisme Critique » (1983) de Kenneth Frampton.

<sup>11</sup> - MADEC, Philippe, *L'En vie*, éditions A Tempera/L'Epure, Paris, 1996.

<sup>12</sup> - MADEC, Philippe, *EXIST*, éd. Jean-Michel Place, Paris, 2000, p. 82.

<sup>13</sup> - DIDEROT, Denis, *Sur l'art et les artistes*, Hermann éditeur, Paris, 1967, p.69

Après mes études, à la fin d'une période de voyage, j'ai compris pourquoi la théorie héritée des Modernes avait échoué en un internationalisme meurtrier. On y avait confondu l'universalité avec l'unité : ce qui vaudrait pour l'un vaudrait pour tous ! Quelques barbaries en ont émergé.

Avec Héraclite, Ricœur, Jacquard, Friedman, Serres, Frampton mais aussi Christian Norberg-Schulz, une autre vision existait : quant à l'humanité, seule l'idiosyncrasie<sup>14</sup> ouvre à l'universel. Elle fait de la spécificité et de la différence, des valeurs communes, partagées, riches des cultures, des climats, des géographies, etc. Le différend fonde l'en commun partagé. Plus on s'inscrit dans une culture, plus on accède à l'universel.

Rentré en France, j'ai commencé à pratiquer allant de chaque lieu à la culture qui s'y déploie. Dès lors, j'aime toujours être étranger, celui qui ne sait pas. Un étranger, face à une culture qui n'est plus le contexte de ses actions, mais la condition même de leur réalisation, qui ose l'altérité, le spécifique, la différence, les cultures. Pour y parvenir, l'architecte peut revendiquer la convenance selon Diderot, le caractère selon Boullée<sup>15</sup>, le *Genius Loci* pour Norberg-Schulz<sup>16</sup>, la relation culture/nature pour Kenneth Frampton dans le Régionalisme Critique<sup>17</sup>, ou pour ma part : le rôle central de la culture dans le développement durable<sup>18</sup>.

## Le rôle de la culture

La culture n'est plus le contexte de nos actions ; elle est la condition même de leurs accomplissements. Cette situation appelle à chercher, dans chaque lieu où œuvrer, la particularité de la rencontre entre une société et de son contexte. Il ne s'agit pas d'explorer le retrait, le repli, mais de rencontrer ce qui est justement universel sur cette Terre au cœur de l'humanité, c'est-à-dire : le spécifique, l'idiosyncrasique, la différence. En architecture et urbanisme, revendiquer la culture permet en outre de refuser l'hégémonie des réponses techniques à la crise environnementale. Ce n'est pas le refus de la technique, mais c'est garantir la part sociale des projets, et protéger la part équitable de l'économie.

L'oubli initial de la culture comme aspect significatif du développement durable étonne. Le rapport Brundtland précisait pourtant que « *deux concepts sont inhérents à cette notion : le concept de " besoins ", et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité, et l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir.* »<sup>19</sup> Or les notions de besoin, d'état des techniques et des organisations sociales dépendent de l'histoire des peuples, des cultures, « *figures historiques cohérentes* »<sup>20</sup> selon le philosophe Paul Ricœur, et de leurs expressions quotidiennes. Même si nous assistons à une conscience mondialisée de la situation planétaire, les modalités d'actions sont contextualisées et dépendent des cultures, dans une stratégie du disponible étendue des matières aux gens. Les acteurs de l'établissement humain le savent. Une belle idée n'est réalisée que si elle est comprise, faite leur par ceux qui la vivront. Ce qui est approprié l'est aux gens, par les gens, à une société et par une société.

Les architectes doivent engager toute la puissance de l'architecture aux côtés de l'homme, dans le monde humain commun. C'est là que l'architecture regagne en vitalité et permet sa reconsidération absolue, confrontée aux enjeux de l'avenir enfin abordés. La nécessité de lancer un projet humaniste pour la multitude engage davantage l'architecture dans sa fonction organisationnelle, dans sa fondamentale vocation politique. Au fil de longues années de médiation citoyenne, dans des contextes

<sup>14</sup> - Du grec ancien ἰδίος (idios = « qui a un tempérament particulier »), σύν (syn = « avec »), et κράτος (kratos = « force, vigueur »).

<sup>15</sup> - BOULLEE, Etienne Louis, *Essai sur l'art*, éditions Hermann, Paris, 1968.

<sup>16</sup> - NORBERG-SCHULZ, Christian, *Genius Loci*, éditions Mardaga, Bruxelles, 1981.

<sup>17</sup> - FRAMPTON, Kenneth, *Modern Architecture. A critical history*, Oxford University Press, Oxford, 1981.

<sup>18</sup> - MADEC, Philippe, se reporter au site [www.philippemadec.eu](http://www.philippemadec.eu), rechercher : culture ; différents textes depuis 2001.

<sup>19</sup> - BRUNTLAND, Gro Harlem, *Our Common Future*, Oxford, 1987. Source facile : [http://fr.wikisource.org/wiki/Rapport\\_Brundtland](http://fr.wikisource.org/wiki/Rapport_Brundtland)

<sup>20</sup> - RICOEUR, Paul, *Histoire et Vérité*, Seuil, Paris, 1955, p.296

divers, à toutes les échelles du rural au métropolitain, des vérités contraires à la doxa se sont manifestées, à l'opposé de l'opinion confuse et des présuppositions admises. Ainsi le soi-disant fossé entre la culture populaire et la culture dite « savante » des architectes n'existe pas : l'architecture ne le génère pas. Il est fantasmé par ceux qu'il arrange, quelque soit leur appartenance à l'un ou l'autre camp, par ceux qui ont besoin de protéger leurs peurs et leurs paresse. Certes, il y a des ignorances, des incompréhensions ; bien que réciproques, elles ne sont pas rédhibitoires. Culture populaire et culture dite « savante » des architectes (d'ailleurs souvent ignare de la culture populaire) révèlent deux aspects d'une histoire unanime, à tort divisée, comme la tradition et la modernité, le vernaculaire et le métropolitain, une ferme bretonne et la villa Savoye.

## Engager la société civile

Chaque année, en Europe occidentale, il n'est construit que l'équivalent de un pour cent du bâti existant. Ce n'est donc pas avec cette part neuve que changera l'empreinte environnementale du bâti, des maisons, des bourgs et des villes. Pour atteindre les objectifs internationaux et nationaux d'une réduction par quatre des émissions de gaz à effet de serre à l'horizon 2050, dans nos domaines de la ville et de l'architecture, le levier principal réside dans la réhabilitation du bâti existant. Mais les conditions contemporaines de cette réhabilitation ne sont pas acquises en France. Alors comment arriver au *Facteur 4*<sup>21</sup>? Nous ne pourrions y parvenir qu'en associant la société civile, à même d'évoluer plus rapidement que les structures institutionnelles.

Les strates profondes du projet de Plourin-Lès-Morlaix<sup>22</sup> (1991/2004) manifestent l'évidence de la présence de l'autre, et, pour dialoguer avec lui, la primauté de la parole. Vérité qui s'alimente au fil des discussions avec les élus, services de l'Etat, citoyens, seul, en petit groupe ou réunions publiques, au bistrot ou dans la rue, agents des services techniques communaux, compagnons des entreprises, voisins et commerçants, etc.

Dans le bourg de Plourin-Lès-Morlaix, chaque fois, nous sommes à la recherche de l'accord. Les dernières décisions résultaient d'un puissant assemblage de mots à la volée et de lignes au sol tracées à la pointe de la chaussure, au bon endroit : c'est là ! Une langue commune avait été élaborée, un lexique et une syntaxe : si c'est un muret, il est en granit de Languédias, fait soixante-dix centimètres de hauteur et quarante-trois de largeur ; si c'est une plante, elle est de terre de bruyère, etc.

Dans l'actuelle métropole de la multitude, cette histoire se réécrit. Le jeu des acteurs se transforme, avec quelques tourments. L' élu au suffrage universel, issu de la démocratie électorale, a du mal à admettre la valeur à venir d'une démocratie participative. L'architecte a du mal à quitter sa revendication « romantique » au statut d'artiste, « *cet abandon est douloureux* »<sup>23</sup>. L'ingénieur admet mal que la vérité scientifique est soumise à une compréhension culturelle. Tous répugnent à quitter les pratiques de leurs anciens pouvoirs. Or dans ce monde bouleversé, ces attitudes les isolent. Quant à l'usager, il peine, lui aussi, à envisager une modification de ses acquis et de son mode de vie. Pourtant, grâce à eux ensemble, le sens de l'autorité change.

Dans la conception durable des établissements humains, nous cherchons moins à savoir « qui a l'autorité » qu'à trouver « ce qui fait autorité ». Et l'expérience de terrain montre que ce qui fait autorité naît du partage. Un échange véritable, explique la philosophe américaine Hannah Arendt, s'il exclut non seulement la contrainte mais aussi la persuasion<sup>24</sup>. Quand on discute d'un projet avec les usagers, les maîtres d'ouvrages et les élus, quand on parle au sein de l'équipe de maîtrise d'œuvre élargie, quand on partage les raisons des décisions, quand on remet en jeu ces décisions, quand les arguments du

<sup>21</sup> - [http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/spipwwwmedad/pdf/FACTEUR\\_4\\_La\\_reponse\\_au\\_defi\\_climatique\\_cle0afc2b.pdf](http://www.developpement-durable.gouv.fr/IMG/spipwwwmedad/pdf/FACTEUR_4_La_reponse_au_defi_climatique_cle0afc2b.pdf)

<sup>22</sup> - MADEC, Philippe, *Le temps à l'œuvre citoyen. Plourin-Lès-Morlaix 1991-2004*, éd. Jean-Michel Place et Sujet-Objet, Paris, 2004

<sup>23</sup> - LAGUARDA, Alice, « L'éthique » dans *ibid.*, page 177.

<sup>24</sup> - ARENDT, Hannah, « Qu'est-ce que l'autorité ? » in *La Crise de la culture, Huit exercices de pensée politique*, Paris, 1972, éd. Gallimard, p. 123.

projet se construisent dans ces allers-retours entre chacun, alors c'est le projet qui fait autorité : il représente aux yeux de tous, l'expression d'un accord, de leur accord.<sup>25</sup>

## L'architecture et la Terre, une seule et même chose

A propos du sens de la nature dans l'œuvre architecturale, et parce qu'il ne s'agit donc plus seulement de parler d'architecture avec soi, l'autre et le Grand Autre, mais aussi avec la Terre, une voie s'est ouverte : « *Peut-être devrions-nous apprendre à parler la Terre, cette langue qui ne sait pas séparer les éléments les uns des autres, ni l'homme des éléments davantage ? / Et s'il fallait commencer par quelques mots, j'apprendrais volontiers : la présence, l'en propre, l'en-commun et le vivant.* »<sup>26</sup> Là, maintenant, dix-huit ans après avoir écrit cela, je me demande si je ne peux pas dire aussi : « *Peut-être devrions-nous apprendre à parler l'architecture, cette langue qui ne sait pas séparer les éléments les uns des autres, ni l'homme des éléments davantage ? Et s'il fallait commencer par quelques mots, j'apprendrais volontiers : la présence, l'en propre, l'en-commun et le vivant.* »

L'architecture et la Terre, une seule et même chose ? A mes yeux, sans aucun doute.

---

<sup>25</sup> - MADEC, Philippe, « *L'avenir du quotidien* », dans *Les Cahiers de La Cambre – Architecture n°7, Voyages en Pentagone*, 2029. *L'avenir du quotidien*, Bruxelles, décembre 2008, p. 31.

<sup>26</sup> - MADEC, Philippe, « *Le sens de la nature dans l'œuvre architecturale* », dans YOUNES, Chris, PAQUOT, Thierry, *Philosophie, ville et architecture. La renaissance des quatre éléments*, Paris, 2002, éd. La Découverte, p. 119.